Les sciences de l'Antiquité

Entre néolibéralisme et culture de supermarché : inflation
bibliographique et désarroi méthodologique *

Claude Calame

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3131>

DOI : 10.4000/ccrh.3131

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 67-87

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Claude Calame, « Les sciences de l'Antiquité », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 37 | 2006, mis en ligne le 30 juin 2011, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3131> ; DOI : 10.4000/ccrh.3131

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Les sciences de l'Antiquité

Entre néolibéralisme et culture de supermarché : inflation bibliographique et désarroi méthodologique *

Claude Calame

Proème : idéologie néo-capitaliste et autobiographie universitaire

L'économisme [...] est [...] un langage qui a envahi toute la sphère du discours social et menace la pensée d'une sorte de stupeur,

- 1 et un peu plus loin, à propos de la situation des sciences humaines à l'université, censées se plier désormais au soi-disant « contrat de prestations » :

[...] tout se passe [...] comme si l'on attendait que les lois de l'échange fussent à tout régler. Voilà le marché installé à l'intérieur de l'université devenu sa seule mesure.

- 2 Telles sont les deux déclarations que l'un de mes collègues lausannois de littérature française formulait il y a quelques années dans un article publié dans *Le Monde*, et intitulé « L'université ou l'horreur économique »¹. Depuis, le processus de marchandisation généralisé n'a fait que s'accroître, favorisé par les mesures de libéralisation des échanges commerciaux et d'ajustement structurel imposées par l'Organisation mondiale du commerce, notamment par le biais des politiques néo-libérales de la Banque mondiale et du Fonds monétaire international ; cette emprise des règles du marché et de l'entreprise capitaliste, même sur les services publics les plus réfractaires à une telle logique du profit, est favorisée par les politiques de gouvernements nationaux prompts à suivre la volonté des investisseurs bancaires et des grands agrégats industriels multinationaux, essentiellement soucieux des bénéfices de leurs actionnaires ; leurs sièges se trouvent concentrés aux États-Unis (et auprès de leurs « alliés »), désormais prêts à imposer par la guerre et par l'occupation militaire des intérêts économiques fondés sur une idéologie de la liberté « démocratique » qui s'avère en dernier ressort se réduire à la liberté du commerce.

- 3 Cette mise en perspective aussi schématique qu'abrupte est nécessaire à une brève incursion, à titre de proème, dans ma propre expérience académique. On voudra bien me concéder cette exception à la règle de la pudeur biographique ; celle-ci est de rigueur notamment dans le domaine d'une philologie (classique) qui se définit globalement comme une histoire de la littérature (gréco-romaine) assortie d'éléments de critique littéraire et fondée sur des textes au préalable établis avec acribie. En effet, pour ce qui est de la position de nos disciplines considérées dans la perspective de ma propre histoire universitaire, je constate que ce parcours personnel a coïncidé avec le déclin – un déclin transitoire d'ailleurs – de la philosophie, surtout morale et métaphysique. À la fin des années soixante, l'intérêt pour les composantes éthique et spéculative de la philosophie s'est déplacé vers les sciences humaines, alors en pleine expansion : sociologie, ethnologie, anthropologie, sciences politiques, psychologie, sciences historiques diverses, et en particulier linguistique. De manière concomitante, à la philologie classique centrée sur des querelles de texte désormais stériles s'est substitué l'intérêt pour une critique littéraire renouvelée par les approches linguistiques et discursives des textes. D'où mon double intérêt, en premier lieu pour l'anthropologie dans sa composante culturelle et sociale, puis également pour la linguistique dans sa composante sémio-narrative ; avec les tendances méthodologiques du moment, le structuralisme pour l'anthropologie et la sémiotique pour la linguistique.
- 4 Une double influence donc, avec un double effet sur la manière d'envisager et de mettre en discours la culture antique, de constituer cette culture antique, sous ses divers aspects, en un objet académique de type érudit. L'approche sémio-narrative d'inspiration structuraliste proposée dans le cadre du groupe animé par Algirdas J. Greimas fut tempérée et ajustée au contact des diverses méthodes proposées par l'analyse du discours ; il s'agissait de tenir compte de la dimension pragmatique de tout discours, une dimension à laquelle est sensible non seulement une linguistique de la phrase, mais aussi une linguistique du discours. Le principe structuraliste de l'immanence, de la clôture du texte sur lui-même doit être abandonné pour que l'analyse du discours puisse se développer dans la direction de l'étude de ses fonctions sociales et de ses implications institutionnelles. C'est donc la compréhension linguistique de discours envisagés dans leurs conditions d'énonciation qui fournit le lien avec l'indispensable approche anthropologique des textes et manifestations culturelles de l'Antiquité gréco-romaine. En partant de l'analyse des récits et des mythes envisagée dans une perspective structuraliste aussi ouverte que celle proposée par Claude Lévi-Strauss dans « La geste d'Asdiwal », l'anthropologie culturelle et sociale permet de se tourner vers les institutions à forte production symbolique ; inspirée par Marcel Mauss en France ou par Bronislaw Malinowski dans le monde anglo-saxon, l'anthropologie entraîne donc le lecteur de textes vers les conditions institutionnelles et historiques formant le contexte social d'émergence de discours dont les potentialités sémantique et l'épaisseur fictionnelle révèlent la créativité. Ces manifestations symboliques par la narration poétique, mais aussi dans l'exhibition rituelle ou dans les arts plastiques sont donc interprétées sur le plan pragmatique, souvent en termes fonctionnalistes ; elles sont référées aux régulations et aux institutions de la vie en société à la base de toute « culture », dans un constant mouvement d'« anthropopoiésis », de création et de recreation individuelle et collective de l'humain dans son incomplétude.
- 5 Pour revenir à l'autobiographie universitaire de l'helléniste, la coïncidence est alors évidente entre ce que j'appellerais le « triangle urbin » (poète-commanditaire-public)

et les tentatives de saisir les manifestations symboliques des Grecs, en particulier sous forme discursive (nous avons surtout des textes), dans leur dimension pragmatique ; manifestations mises en relation avec leurs conditions d'énonciation sociales et institutionnelles, et par conséquent avec leurs « conditions de production » pour employer un concept marxiste alors à la mode. Mais ce procédé interprétatif requiert deux éclaircissements. D'une part, il doit impliquer une sensibilité, surtout en ce qui concerne les manifestations poétiques, à l'épaisseur sémantique des discours ; en partie autonome, cette configuration d'ordre sémantique résulte de la faculté du langage de *poieîn*, au sens propre du mot ; ce terme renvoie à la création, à la fabrication et donc à la « fiction » poétique animées par un auteur sans doute singulier, mais qui se fonde sur une langue traditionnelle. D'autre part, il est nécessaire de partir – pour nous qui travaillons à distance géographique et temporelle de ce *poieîn* et de ces manifestations – des indices, des traces d'énonciation ; c'est dire qu'il faut être attentif aux éventuelles allusions dans le texte au processus de la « mise en discours ». Les indices (linguistiques, textuels) de la mise en discours renvoient, au-delà des effets de création poétique et de fictionnalité, à la réalité sociale, institutionnelle et historique, dont dépend la production symbolique, en général animée par un auteur qui agit moins dans sa réalité biographique que dans et par une « fonction-auteur ». J'y reviendrai en conclusion.

- 6 Mais ces positions d'ordre méthodologique, sinon herméneutique, sont marquées et repérables dans l'espace et dans le temps. Il est désormais devenu urgent de jeter un regard critique sur des procédures d'appropriation érudite et académique des manifestations symboliques propres à d'autres cultures et en particulier à la culture grecque. Il est devenu par conséquent nécessaire de considérer de manière critique cette espèce d'impérialisme intellectuel, de type universitaire ; même si elle est tempérée par une évidente bonne volonté humaniste, cette appropriation intellectuelle est néanmoins nourrie de nos propres présupposés culturels. Cela signifie que la question des conditions de production et de la situation d'énonciation du discours doit être dorénavant adressée à notre propre discours, érudit, académique, universitaire. On peut donc proposer une analyse de discours de type critique, à l'image de celle qui est pratiquée depuis plusieurs années dans le cadre de l'anthropologie elle-même, une critique de discours qui est sensible aux procédés narratifs, interprétatifs et rhétoriques de la monographie anthropologique², une critique de nos discours anthropologiques qui s'applique à repérer les interventions du *je/nous* et du *tu/vous* dans le texte monographique³ ; une analyse réflexive sensible également aux motivations sociales et psychologiques du *je* qui écrit et qui se manifeste dans la monographie⁴. Mais cette lecture critique de nos propres discours sur les manifestations culturelles d'autres communautés doit encore prendre en considération les institutions desquelles dépend ce *je* qui s'exprime ou qui s'annule dans des discours érudits, en l'occurrence ceux de l'anthropologie culturelle et sociale. Il s'agit donc d'un regard réflexif à porter également sur nos conditions de travail et de production interprétative, qui ne conduit pas seulement à faire l'histoire de la discipline, mais aussi à réfléchir sur la position que nous y occupons.

La modernité économiste en sciences humaines

- 7 Nous vivons donc de fait sous la domination politique, économique, sinon militaire des États-Unis, ou mieux dans le paradigme du (néo-)capitalisme occidental, dont nous

partageons pleinement et volontairement – à quelques nuances près – l'idéologie et le système économique, les institutions, enfin les modèles sociaux et culturels.

- 8 – l'idéologie d'abord : les principes du néo-libéralisme ancrent institutions et relations sociales dans une économie de marché pour laquelle le critère déterminant est représenté par un profit rapide et important. La création et la gestion des services sociaux, de la formation, de la santé, mais aussi la production et la communication de valeurs symboliques et d'objets de culture sont de plus en plus transférés vers l'initiative privée ; quand elle sont soutenues par des institutions communautaires, en particulier par l'État, c'est uniquement dans la mesure où le surplus du profit économique permet de maintenir ces institutions.
- 9 – les institutions : elles sont mises au service des principes naturalisés du rendement financier, de la concurrence entrepreneuriale, mais aussi de la fusion synergique, dans la perspective d'une maximisation des profits. Ainsi les services confiés jusqu'ici à l'État avec les institutions qui en assurent le fonctionnement doivent désormais être privatisés pour être soumis à l'investissement purement financier. De ce fait les institutions correspondantes sont soustraites au contrôle politique et transformées en sociétés anonymes agissant sous l'égide (et le masque) de la démocratie libérale. Mais en Europe ce mouvement de libéralisation sans repère identitaire autre que les valeurs du marché et de la consommation provoque désormais de fortes réactions nationalistes ; avec la conséquence que l'acceptation des sacro-saints principes de l'économie néo-libérale finit par générer les positions contradictoires d'un mouvement de « national-libéralisme » de plus en plus puissant⁵.
- 10 – les habitudes et les formes de vie enfin : elles sont désormais essentiellement subordonnées aux impératifs de la consommation. Fixées sur la « croissance » économique, ce mode de vie entraîne une augmentation incessante dans l'usage des biens de consommation par la création de besoins nouveaux, par exemple celui de pouvoir communiquer toute chose à tout instant, à n'importe quelle condition, au moyen du téléphone portable ou du courrier électronique. Ce phénomène détermine la transformation du monde en un prétendu village global, qui n'est autre qu'un gigantesque supermarché contrôlé par un petit nombre de groupes transnationaux pour le profit des plus riches et au détriment des ressources matérielles, humaines et culturelles de la planète. Pour ce qui concerne la production de valeurs symboliques, les divers moyens de communication à disposition sont utilisés pour la diffusion d'une publicité chargée d'orienter et de stimuler la consommation « mondialisée » et donc la croissance économique, de divers produits discursifs : films, programmes télévisuels, *soap-operas*, romans, bandes dessinées, nouvelles journalistiques, informations diffusées sur internet, etc. ; autant de produits attachés au mode de vie qui devrait devenir le mode de vie planétaire, un *american way of life* qui est en fait celui de la minorité blanche et bourgeoise des pays industrialisés. Avec la conséquence secondaire et également contradictoire d'une parcellisation et d'une privatisation de la communication et de l'information dont les références communes et les points forts sont ceux de la publicité.
- 11 Il est évident que l'Université et ses facultés, en tant qu'institutions produisant et diffusant des savoirs, n'échappent pas à ce mouvement général ; et, acteur pour l'instant encore privilégié de cette diffusion des savoirs académiques, le monde de l'édition y est également soumis, tout particulièrement dans le domaine des sciences humaines.

- 12 En ce qui concerne précisément les sciences humaines, nos modes de perception et d'interprétation, autant d'autres cultures que de notre propre civilisation, en particulier dans les manifestations symboliques ou « poïétiques » des unes et de l'autre, ont naturellement subi l'influence et l'impact de ce vaste mouvement économique et économiste, avec ses lourdes conséquences idéologiques et sociales.
- 13 Sous cet aspect, dans le champ de la critique littéraire et philosophique, toute la tendance dite du post-structuralisme a préparé le terrain, anticipant en quelque sorte les résultats méthodologiques et épistémologiques des années qui ont précédé l'entrée dans le siècle nouveau. Ce n'est pas un hasard si certaines des figures de proue des diverses tendances qui ont animé le post-modernisme récent ont été réunis sous le même acronyme. L'emblème « Dertyfish » renvoie – rappelons-le – aux noms de Jacques Derrida, Richard Rorty et Stanley Fisch.
- 14 – Derrida inaugure cette triade de *leaders* critiques parce qu'il a affirmé que le texte n'est autre qu'un prétexte, recourant d'ailleurs à l'un de ces jeux de mots qui fait de ces critiques-philosophes de nouveaux sophistes, maîtres de rhétorique à la Gorgias ; Derrida qui estime qu'un texte en suscite toujours d'autres, dessinant une chaîne dans laquelle chaque signifié « originel » est condamné à la diffraction et la dilution intertextuelle.
- 15 – Rorty y figure pour la négation de l'existence – en physique en particulier mais aussi en anthropologie et naturellement dans la critique littéraire – d'un référent hors de notre propre perception : tout n'est donc que représentation. De là l'idée, positive en soi, de la constitution d'une vérité à travers le dialogue, l'idée d'un modèle dialogique de la vérité, d'une vérité qui s'établit par l'intermédiaire de la négociation, et qui n'a pas de statut ontologique absolu.
- 16 – Fisch enfin, à l'origine de diverses dérives de type textualiste, dans la mesure où la perspective proposée se fonde sur une conception entièrement individualiste, et donc relativiste, de la perception littéraire. Le titre de son livre *Y a-t-il un texte dans cette classe ?* en demeure l'emblème : le texte, objet notamment de la philologie classique, est entièrement diffracté dans des interprétations soumises à l'arbitraire des lectures les plus individuelles⁶.
- 17 La conséquence de ces positions post-structuralistes ou post-modernes est l'évasion dans un relativisme absolu, c'est-à-dire un relativisme sans aucun point de référence. Toutes les productions culturelles et discursives, toutes les cultures sont équivalentes : aux yeux d'un anthropologue à son tour relativiste, toutes devraient présenter le même intérêt. Il n'existe ni règle, ni critère, ni point de référence fixe pour établir une hiérarchie ou, au moins, articuler un jugement de valeur, sinon proposer une cohérence⁷. Admettre le principe du relativisme absolu signifie, du point de vue épistémologique, ouvrir les divers domaines des sciences humaines et des institutions universitaires qui les promeuvent aux principes du marché libéral. Puisqu'à l'égal des cultures, les lectures, les interprétations, les modèles d'explication, les enquêtes sur les signifiés symboliques et culturels sont équivalents, c'est le principe néo-libéral de la concurrence qui est en vigueur : le meilleur vaincra, le plus fort l'emportera, méritant donc le salaire le plus indécent. En découle un principe rhétorique à la Protagoras : « rendre plus fort un discours plus faible », *lógos* étant entendu notamment dans son sens d'« argument ». C'est là l'astuce sophistique qui soutient par exemple le discours publicitaire, mais également une production en sciences humaines qui doit désormais répondre aux exigences économiques du marché éditorial ;

des livres pour lesquels le nombre d'acheteurs (de consommateurs) potentiels est devenu le critère déterminant.

- 18 En s'insinuant dans les différents domaines des sciences humaines de manière généralement implicite, l'idéologie du libéralisme dans sa forme néo-économique a eu au moins deux conséquences.
- 19 En premier lieu, la large diffusion de l'idéologie aussi implicite qu'insidieuse du néo-libéralisme capitaliste a provoqué un vaste désarroi surtout auprès de la génération postérieure à la mienne ; elle a eu pour conséquence une large méfiance à l'égard de la théorie, en sciences humaines en général, en histoire et critique de la littérature en particulier. Certes, il convient de comprendre cette méfiance comme une réaction normale par rapport à l'aspect abstrait et hypertrophié de la polémique universitaire dans les années soixante et soixante-dix, avec la profusion de concepts méthodologiques en *-isme*, avec l'élaboration très développée de modèles, avec diverses tentatives de faire des sciences humaines des sciences « dures », avec la création de métalangages sophistiqués, etc. Ce n'est pas un hasard si les assistants et les doctorants en littérature française de l'Université de Lausanne ont organisé en 1994 un important colloque intitulé « La crise des théories », ni si en 1999 les enseignants de littérature de l'Université Denis Diderot de Paris se réunissaient avec quelques-uns de leurs collègues pour se demander autour d'une table ronde non moins importante : « Où en est la théorie littéraire ? »⁸. Au-delà du désarroi déjà signalé, les plus jeunes semblent désormais séduits par l'individualisme qui restitue une validité à la notion d'auteur, en particulier dans sa composante biographique et personnelle ; un individualisme qui les rend sensibles à l'intentionnalité singulière qui traverserait une œuvre de littérature française, ou une œuvre de type symbolique en général. Ils sont également tentés, semble-t-il, par l'idée du retour à soi-même à travers l'œuvre d'art, avec un intérêt rétrospectif et réflexif pour ce que chacun est pour lui-même. Dans une autre direction, ils proposent encore une micro-analyse des événements historiques, des figures rhétoriques, des formes religieuses, etc., qui écarte des grandes synthèses et des perspectives comparatives et multidimensionnelles. Quant à l'un des participants au colloque organisé dans le cadre de l'École doctorale « Langues, littératures, civilisations » de l'Université de Paris-VII, il concluait l'échange de la manière suivante :

L'École n'a plus à juger la production littéraire. En retour, la production littéraire ne théorise plus sans se soucier d'une École qui la laisserait hors de ses préoccupations. Et je pense que l'École – l'Université – de son côté, n'assumera son rôle en la matière qu'à proportion de la prise en charge de l'histoire, notamment celle des théories littéraires, remplissant ainsi une tâche de critique, de conscience critique historique, qui lui incombe à plein.

- 20 Mais, en général, la modernité apparaît dans son caractère éclaté. Cette diffraction provoque dans le champ théorique de la jeune critique littéraire un éclectisme évident. La « nouvelle philosophie » nous avait déjà contraints à accepter un type de discours critique fait de divers emprunts, de séquences de citations variées, d'un discours composé d'affirmations et de contre-affirmations, et fortement marqué par un point de vue relatif ou relativiste. Dans cette perspective, la méthode associative qui est à la mode dans la lecture des textes grecs comme dans le domaine de la religion me semble caractéristique de ces tendances. En suivant un élément sémantique très général – par exemple

l'initiation, la figure de la mère, la grande déesse, mais aussi l'opposition nature/culture, le regard, le masque – on passe d'une manifestation à une autre, en ignorant ou en gommant les différences ; tout finit par être dans tout.

- 21 Mais il faut compter avec un second impact de cette idéologie diffuse, non explicite, du paradigme néo-libéral sur les sciences humaines. Le libéralisme, avec sa vaste diffusion par l'intermédiaire de moyens de communication raffinés et ramifiés, a eu comme seconde conséquence la promotion d'un individualisme qui s'est transformé en égoïsme élitiste et réactionnaire. Dans un livre de la fin des années quatre-vingt, le philosophe-intellectuel parisien Alain Finkielkraut dénonçait avec raison les aspects adolescents de la société et de la culture post-moderne, une culture qui se présente comme un « self-service généralisé », qui confond formation et consommation, qui a oublié les valeurs de l'intelligence, du savoir, du « discernement » promus par l'Illuminisme⁹.

Pour justifier ce rajeunissement général et le triomphe du cucul sur la pensée, on invoque habituellement l'argument d'efficacité ; en pleine période de quant-à-soi, de volets clos, de repli sur la sphère privée, l'alliance de la charité et du rock'n'roll réunit instantanément des sommes fabuleuses.

- 22 Dénonçant les aspects visuels et exhibitionnistes de cette culture de la consommation destinée aux jeunes dans une banalisation à la Walt Disney (« le Bourgeois est mort, vive l'Adolescent ! »), Finkielkraut oubliait pourtant complètement de réfléchir sur les raisons et les implications économiques d'une culture facile et hédoniste. Critiquant le multiculturalisme pour lequel toutes les formes de culture sont légitimes, dans le sillage des défenseurs angéliques d'un tiers monde décolonisé et émancipé, il oubliait que la pensée des Lumières, la clarté et le bon sens de la raison illuminée s'appuient sur des présupposés essentiellement ethnocentriques : la raison des Lumières est celle de l'Europe occidentale. Rejetant diverses formes de relativisme culturel, rejetant avec ironie la reconnaissance positive de la différence, Finkielkraut ne se rendait pas compte qu'il se fondait en définitive sur l'affirmation de la prééminence de la culture européenne ; il se mettait du côté de ceux qui veulent imposer au monde un système économique qui correspond avec ce qu'on a dénommé avec pertinence la « pensée unique ». Sa position est élitiste et profondément libérale, nationaliste et donc réactionnaire. On sait ce qu'il est advenu de ce sinistre penseur des idéologies monothéistes affrontées. À travers les nouvelles formes d'un discours de sophiste, le néo-libéralisme a aussi ses *supporters* dans le domaine de la philosophie et dans celui de la culture.
- 23 En face de ce mouvement complètement contradictoire d'ouverture complète des marchés et de renaissance des égoïsmes individualistes et nationalistes sous la domination d'une pensée unique – celle de l'idéologie capitaliste, économiste et consumériste des États-Unis et de l'Union européenne, accompagnés des pays « émergents » qui en suivent le modèle – quelles sont les réactions dans les sciences de l'Antiquité ? Je me limiterai ici à deux exemples : l'abondance plutôt chaotique de la production bibliographique suscitée durant les quarante dernières années par le mouvement idéologique décrit, et la dérive des procédures interprétatives, ceci en m'appuyant sur un seul cas de figure.

Le désarroi bibliographique

- 24 Il est probable que je partage l'opinion de nombreux antiquisants si je prétends que nous sommes désormais submergés par la bibliographie. Cette affirmation entre pourtant en contradiction avec un autre sentiment, lui aussi largement partagé et surtout par les plus jeunes : celui qu'éveille la difficulté de publier ses propres travaux, en particulier dans le domaine des sciences de l'Antiquité. En Italie, par ailleurs, à partir des années soixante, chaque institut de philologie classique ou presque a créé sa propre revue¹⁰. Mais ce mouvement ne se limite pas à l'Italie ; le même phénomène s'est produit en France, cependant que simultanément le nombre des hellénistes dans les lycées mais aussi dans les universités subissait une diminution très nette¹¹. Dans le champ des monographies, en Italie comme en France, on s'est orienté vers les ouvrages à caractère encyclopédique : *I Greci* (Einaudi, Torino), *Lo spazio letterario della Grecia antica* (Salerno, Roma), *La civiltà dei Greci* (Carocci, Roma), *La Storia delle donne in Occidente* (Laterza, Roma-Bari/Plon, Paris), *Dictionnaire des savoirs grecs* (Flammarion, Paris), mais aussi *Einführung in die griechische Philologie* (Teubner, Stuttgart), sans compter la floraison anglo-saxonne des (*Brill* ou *Cambridge*) *Companions* to... Particulièrement en France, on note également la multiplication de petits résumés qui constituent des micro-manuels, souvent fort denses, du type des « Que sais-je ? » (PUF, Paris), *Mémo* (Le Seuil, Paris), *128* (Nathan, Paris), *Repères* (La Découverte, Paris), etc.
- 25 Cette situation éditoriale paradoxale porte les indices de divers aspects contestables dans la situation et la configuration de notre discipline. On perçoit d'abord le manque de collaboration et de solidarité entre des instituts et des départements qui se sentent en concurrence mutuelle. Une autre conséquence est la parcellisation des savoirs qui non seulement génère diverses redondances et répétitions, mais qui encourage des méthodes divergentes entraînant une hyperspécialisation technique nuisible au travail interdisciplinaire. On peut également noter une certaine superficialité des travaux menés à terme soit en raison de l'échéance de concours à l'issue de plus en plus incertaine, soit sous la pression des maisons d'édition répondant à l'unique critère du profit. On constate finalement de graves lacunes dans la transdisciplinarité indispensable aux pratiques des sciences humaines, sous la pression du temps, naturellement, et des cadres institutionnels conçus en termes de disciplines étanches, mais aussi à cause d'insuffisances dans la volonté et l'énergie nécessaires pour accomplir un travail en dialogue et en profondeur. Il y a naturellement des exceptions, comme celles qu'offrent bien des textes commentés dans la collection de la « Fondation Valla », les *Cambridge Greek and Latin Classics*, la plupart des grands commentaires d'Oxford ou de Cambridge, certains parmi les travaux récents et désormais plus sérieux publiés dans la « Collection des Universités de France », pour ne prendre que ces exemples¹². En histoire et critique de la littérature gréco-romaine, l'exercice du commentaire compréhensif fait en effet appel, dans l'interprétation du texte à différents niveaux de manifestation, à plusieurs compétences disciplinaires et à plusieurs savoirs techniques et interprétatifs.
- 26 En plus de ces éditions et commentaires, le monde académique anglo-saxon en particulier a produit en critique de la littérature gréco-romaine des monographies aussi originales que stimulantes. Mais ici encore on remarque l'influence de la pression éditoriale et de la mode, avec une focalisation dans ces travaux universitaires de recherche sur certains thèmes déterminés, au détriment des autres. Cela implique une certaine inflation : par

exemple aux États-Unis, au cours de ces quinze dernières années, au moins trois monographies par année sur les poèmes homériques sont parues, surtout centrées sur les divers aspects de la poésie épique comme poésie orale¹³. On remarque également une série impressionnante de monographies sur Pindare, une série d'études sur le théâtre d'Euripide (en particulier sur *l'Hippolyte*) et une avalanche de livres sur les quelques poèmes, désespérément fragmentaires, de Sappho. Il en va évidemment des préoccupations intellectuelles et universitaires du présent : croisement fort heureux avec l'histoire des religions, approche anthropologique et linguistique de la littérature, *women studies*.

- 27 Par ailleurs, il est évident que la création d'instruments encyclopédiques sur Internet a accru l'effet de médiatisation et de superficialité. Produits en hâte dans le but de toucher un large public, ces instruments sont souvent d'une qualité scientifique médiocre, sinon douteuse. Quoi qu'il en soit, même pour le travail d'érudition, le recours à l'ordinateur, qui permet de fournir à l'éditeur des articles et des livres sous une forme pratiquement prête à l'impression, contribue certainement à accélérer et même à diversifier le rythme de publication, en dépit du sentiment d'impasse mentionné plus haut. De son côté, la transmission au moyen du courrier électronique non seulement change les voies de la diffusion, mais elle a un impact déterminant sur la forme du texte, qui n'est jamais définitif. Il y a également ici une espèce de dilution de la notion de version authentique ou au moins définitive, et donc une fragmentation des points de référence. Et nous ne sommes qu'au début d'un processus qui devrait modifier fondamentalement le travail des éditeurs traditionnels (en raison des éditions sur *CD-rom* ou par la diffusion des savoirs académiques directement par le biais d'Internet). Mais pour nous, interprètes et enseignants, le problème est celui de la lecture et de la sélection, puis de la mémorisation de cette profusion de savoirs accumulés sous la forme textuelle à un rythme toujours plus rapide. Que choisir, que retenir dans cette profusion bibliographique en vue de ses propres travaux, en vue de l'enseignement et de la recherche avec étudiant(e)s et doctorant(e)s ?

Un cas exemplaire : la poésie de Sappho

Inflation bibliographique

- 28 Suite à l'évident développement du mouvement féministe dans les universités nord-américaines, la focalisation de l'attention des philologues sur l'œuvre de Sappho est impressionnante : elle a provoqué durant les cinq dernières années du *xx^e* siècle la publication d'au moins cinq monographies, toutes en anglais, auxquelles se sont ajoutées diverses études de détail¹⁴. Mais le phénomène ne se limite pas au domaine anglo-saxon. En France par exemple, dans un pays où les traductions de textes grecs ne sont pas aussi nombreuses, on vient d'assister à une multiplication des traductions de Sappho¹⁵. Avec deux traductions successives, l'Italie n'est pas en reste, et la Suisse a également joué son rôle dans cette focalisation sur la figure et les compositions de la poétesse de Lesbos¹⁶.
- 29 Avant d'affronter le problème des présupposés implicites et idéologiques de ces diverses interprétations et lectures de la figure et de l'œuvre de la poétesse, je voudrais prendre en considération le problème de l'accumulation presque infinie de pages interprétatives. Se pose ici la question des limites de notre mémoire : encore une fois, que retenir et dans quel but ? Le travail de John DeJean aux États-Unis a été nécessaire afin de redécouvrir le

chapitre que Johann Jacob Bachofen dédie à Sappho dans son *Mutterrecht*¹⁷. On le sait, la relecture proposée en parallèle par Bachofen du fameux passage d'Hérodote sur la Lycie et du récit iliadique sur Bellérophon a fait du « matriarcat » originaire une sorte de phantasme. La création de cet objet phantasmé a été activée par la confusion entre matriarcat et matrilinearité : l'interprétation du *gunaikokratēsthai* est évidemment forcée ; elle est le résultat de l'habituelle projection du marginal et du périphérique sur la ligne temporelle qui devrait conduire du plus primitif au plus évolué¹⁸. Mais le chapitre que Bachofen consacre à Sappho réserve en particulier des surprises notables.

- 30 En tant que prélude, Bachofen choisit la légende de l'amour d'Orphée pour le jeune Kalais, le fils de Borée ; ces amours provoquent la jalousie furieuse des femmes de Thrace qui tranchent la tête du chanteur amoureux ; le chef de l'inventeur des *érotēs árrenes*, des « amours masculines » échoue alors sur une plage de l'île de Lesbos. L'érudit bâlois s'appuie sur ce récit pour faire de Lesbos un centre de l'« Orphisme dionysiaque »¹⁹. Par l'intermédiaire de l'un de ces jeux d'associations qui sont à nouveau devenus à la mode, l'Orphée de Thrace est en quelque sorte assimilé à la Muse de Lesbos. Par l'intermédiaire de la légende d'Orphée, la vie des femmes de Lesbos est dès lors associée à la « religion orphique », même si dans le récit mis en vers élégiaques par Phanoclès de Lesbos ce sont en fait les hommes qui recueillent sur la rive de l'île la tête chanteuse d'Orphée... Finalement est allégué le fameux fragment 150 Voigt,

[...] il n'est pas permis que règne la complainte dans la maison des servantes des Muses [...] de telles choses ne seraient pas pour nous convenables,

- 31 Par cet intermédiaire poétique, la Muse de Sappho, entre douleur du deuil et espérance dans l'immortalité, revêt elle-même les habits d'Orphée. Aux yeux de Bachofen, la poétesse de Lesbos se métamorphose ainsi, en tant que femme et grâce aux pouvoirs de la parole poétique, en une mystagogue orphique !
- 32 Mais, par le biais de la reconnaissance de l'espace dédié à Éros et à Aphrodite dans les fragments de Sappho et par l'intermédiaire du rôle attribué à Éros par Socrate dans le *Banquet* de Platon, Bachofen assigne à la poésie et à la figure de Sappho, dans ce chapitre sur Lesbos, une fonction éducative. Ce rôle pédagogique ne peut manquer d'évoquer les interprétations récentes du « cercle » ou du « thiasos » sapphique. « Les efforts de Sappho visent à l'éducation de son propre sexe » déclare Bachofen. Sans nier les aspects sensuels de la passion ou des passions de la poétesse saisie par un véritable enthousiasme poético-érotique, l'érudit de Bâle voit dans la dimension religieuse de la poésie de Sappho un effort pour élever ses compagnes plus jeunes, les filles de « son peuple », vers ce qu'il appelle « la spiritualité ».

Élever, éduquer l'entier de son sexe : tel est le devoir de la poétesse. Où qu'elle trouve la beauté physique, Éros veut aussi qu'elle fasse naître la beauté spirituelle [...] ; pour elle la beauté est unique ; elle est au centre de son monde spirituel [...].

- 33 On anticipe ainsi le modèle présenté par la voie initiatique proposée, sous la conduite d'Éros, par Diotime telle qu'elle est mise en scène par Socrate dans le *Banquet* de Platon. Et de fait, quelques pages plus loin, on passe de ce que Bachofen appelle « la réalité orphique de la poésie lyrique lesbienne » au paradigme socratique :

[...] tout ce que Socrate présente comme la force d'un amour qui élève l'âme, Sappho l'a vécu dans sa propre personne.

- 34 La comparaison entre Sappho et Socrate se fonde essentiellement sur la folie d'amour : folie qui pousse la poétesse vers ses compagnes, folie qui envahit son « cœur » dans l'*Hymne à Aphrodite*²⁰ ; folie démonique de l'amour qui conduit, selon la Diotime de Platon et

finalement selon Socrate, vers « l'unité du Beau dans l'Idée ». Bachofen évite ici l'erreur d'attribuer à Socrate directement le récit qui est celui de la *Mantiniké*, de la femme divinatrice de Mantinée : la généalogie d'Éros donnée dans le *Banquet* selon Bachofen rappelle le double Éros, l'Éros doux-amer de Sappho. Finalement pour Sappho, comme pour Socrate inspiré par Diotime, Éros est l'unique origine de l'*epanórtosis tês psukhês*, de la résurrection de l'âme.

- 35 Le processus d'idéalisation philosophique est ici évident. Mais, du point de vue de la mémoire herméneutique, il me semble significatif que, dans la récente controverse sur la fonction pédagogique de la poésie de Sappho en rapport avec la valeur initiatique des relations d'homophilie entre jeunes et adultes, Bachofen n'est jamais mentionné²¹. Pourquoi cet oubli ?

Les présupposés idéologiques d'une méthode

- 36 Une grande partie de l'effort herméneutique développé à propos de la poésie de Sappho considérée dans une perspective féministe a eu comme but de trouver des spécificités de genre (*gender specificity*) non seulement dans le discours de la poétesse, dans sa poésie, mais aussi dans ses penchants ou dans son comportement culturel. De l'intra-discursif on est donc passé, comme l'avaient fait aussi les biographes antiques, à l'extra-discursif ; dans les modes d'un discours (pour le moins fragmentaire) on a cherché la présence d'un auteur, d'une personne historique. Marilyn Skinner découvre par exemple chez Sappho, un discours spécifiquement féminin, une configuration élaborée de stratégies codées qui diffèrent de manière perceptible de l'ordre symbolique dominant²².
- 37 En se fondant sur l'idée développée par Luce Irigaray autour de l'existence d'un « parler femme » autonome, d'un discours exclusivement féminin qui se fonderait sur l'« économie libidinale » propre à la femme, plusieurs critiques sont parvenus à repérer chez Sappho une psychologie de l'amour spécifiquement féminin. Par exemple, Ellen Greene suggère que la position marginale de Sappho permet à la poétesse de Lesbos de construire « une alternative à la représentation phallique (c'est-à-dire masculine) du désir »²³. Le monde isolé de l'*hetaireía* féminine de Lesbos permettrait à la poétesse de passer en amour de la position de l'objet à celle du sujet, et donc d'exprimer un désir érotique proprement féminin, un désir non plus passif mais actif, comme celui de l'homme. À vrai dire, la complexité des relations discursives tissées par l'« instance de discours » dans une composition telle que le fragment 16 Voigt sur la beauté d'Hélène et ses effets paradigmatiques conduit à rejeter la pertinence de cette opposition moderne entre « actif » et « passif », et donc à écarter la recherche, dans ces manifestations textuelles, d'une « économie libidinale » biographique²⁴. J'ai tenté de démontrer ailleurs que cette opposition, marquant la culture contemporaine, était en général inapplicable dans la compréhension des relations d'homophilie que manifeste la poésie mélique érotique de l'époque de Sappho.
- 38 Si toutes les lectrices américaines de Sappho, ou presque, pensent trouver dans ses compositions fragmentaires, à travers un langage perçu comme spécifique, une sensibilité et surtout une sensualité particulières, le résultat d'une telle quête correspond au retour à une lecture qui voit dans les fragments « lyriques » de la poétesse de Lesbos l'expression de sentiments personnels. On retrouve donc dans la poésie de Sappho cette *remarkable intimacy* déjà sentie par Cecil M. Bowra :

Le plaisir trouvé dans son art est surpassé par celui que suscite le pouvoir émotionnel d'imagination de son œuvre ; cette puissance reflète un moi sensible, souffrant, passionné²⁵.

- 39 Mais cette redécouverte d'une Sappho entendue comme sujet féminin non seulement poétique, mais surtout comme sujet passionnel, qui se présenterait dans son intimité avec des spécificités qui le mettent en concurrence avec le sujet masculin et avec son discours patriarcal, s'inscrit très nettement dans le contexte idéologique du libéralisme occidental, qui a désormais envahi nos lieux de réflexion herméneutique et académique.
- 40 J'ai déjà signalé ailleurs comment, dans cette même ligne interprétative, Page du Bois redécouvre dans les autres poèmes de Sappho un *je* qui offrirait le paradigme de l'individualisme, de l'agonisme, de la compétitivité qui sont censés être caractéristiques de la cité démocratique ; ceci dans la mesure où à la hiérarchie aristocratique on oppose la concurrence entre citoyens égaux²⁶. À cette occasion est réactivée la perspective hégélienne développée par Bruno Snell dans les années cinquante du siècle dernier ; idéaliste et euro-péo-centrée, cette histoire de la littérature grecque inscrit ce *je* poétique dans un processus d'autonomie progressive qui aurait conduit aussi bien à la formation de l'individu qu'à l'abstraction de type philosophique. Dans la reprise du vieux scénario qui dessine le passage du mythe à la raison, du *mûthos* au *lógos*²⁷, et grâce aux sentiments profonds et personnels qui seraient exprimés par Sappho comme sujet intime, la poésie « lyrique » grecque annoncerait les valeurs de la démocratie libérale animée par des individus autonomes, égaux, capables d'être insérés avec des possibilités égales dans le jeu du marché. La recherche, légitime, de spécificités dans le cadre des représentations différenciées que chaque sexe se fait aussi bien de l'autre sexe que de soi-même débouche donc sur un relativisme des points de vue, marqué par la concurrence (entre les sexes) ; on assiste ainsi à un retour vers une psychologie de l'auteur entendu non pas comme sujet discursif, c'est-à-dire comme « instance d'énonciation », mais comme individu biographique qui exprimerait dans ses productions poétiques et symboliques des émotions personnelles tout en renvoyant aux rôles sexuels et aux conflits qui en dérivent. Cette psychologie d'inspiration psychanalytique conduit non seulement à restituer pour la Grèce la notion de la poésie « lyrique » canonisée par le romantisme allemand, mais elle entraîne souvent une espèce de « naturalisation » des différences attribuées au sexe et au *gender*.
- 41 Ce qui surprend quand on referme les deux collections d'essais sur Sappho réunies par Ellen Greene, c'est le fait que les discours modernes ou post-modernes si abondants sur la poésie de Sappho ne sont jamais remis en question de l'intérieur. Ils n'offrent jamais le regard réflexif désormais de rigueur en anthropologie culturelle et sociale.

Conclusion : questions de méthode

- 42 Quelle méthode suivre, quelle approche choisir pour éviter cette dépendance implicite par rapport au paradigme idéologique qui domine notre société et notre *way of life* ?
- 43 Une réponse articulée serait trop longue pour une simple conclusion ; cela nécessiterait un autre débat. Toutefois l'on pourrait chercher une première réponse aux problèmes posés par notre dépendance en sciences humaines à l'égard du paradigme néo-libéral par exemple dans la partie la plus engagée des *cultural studies*, grâce à celles et ceux qui adoptent une position critique face à la *New Right* et au néo-conservatisme (impérialiste) américains, face au délétère déconstructionisme poststructuraliste et face à certaines

manifestations désinvoltes de multiculturalisme qui entraînent des formes de relativisme absolu, sans point de référence. De ce point de vue, il convient probablement de se mettre du côté de ceux qui veulent promouvoir une compréhension relationnelle de la culture, dans une perspective post-marxiste²⁸. On pourrait également penser à une histoire des représentations, parmi lesquelles les créations de poésie et de littérature ; une histoire et une poétique qui serait consciente de ses propres présupposés culturels ; une histoire qui thématiserait l'inévitable projection de nos propres intérêts et « pré-construits » culturels sur les manifestations symboliques d'autres (dans le temps et dans l'espace) en se fondant sur divers acquis de l'analyse des discours ; une histoire se fondant sur une herméneutique ne tendant qu'à l'établissement d'une « vérité négociée », forcément marquée dans l'espace et dans le temps par le transfert d'une culture à l'autre²⁹. Cette perspective à la fois discursive et anthropologique d'une histoire des représentations repérée par rapport à notre paradigme culturel et universitaire et comprise comme traduction interculturelle est à vrai dire souvent présente, implicitement, dans les recherches les plus critiques de nos collègues américains.

- 44 En complément, on peut proposer une analyse comparative soucieuse de mettre à jour les contrastes et les différences plus que des dénominateurs communs archétypaux ; conduite avec la rigueur et la cohérence que requiert le repérage des différences, cette approche comparative, sensible moins aux analogies qu'aux spécificités, s'appuiera sur une conscience aiguë de ses présupposés épistémologiques. Dans le domaine des études classiques, la récente publication de deux pamphlets programmatiques de Marcel Detienne est susceptible de faire reprendre la controverse à ce propos, même si les propositions formulées dans ces deux bilans ne tiennent sans doute pas suffisamment compte des récents développements d'une pensée anthropologique désormais davantage consciente de ses présupposés méthodologiques et rhétoriques, et de sa dimension réflexive³⁰.
- 45 Dans une contribution publiée à l'occasion des cent ans de l'École des Hautes études en sciences sociales à Paris, Nicole Loraux a critiqué le « retour » aux Grecs engagé selon l'approche défendue par Jean-Pierre Vernant ; les Grecs considérés à la fois comme voisins et comme autres avec l'effort de saisir les contenus mentaux, les formes de pensée et de sensibilité³¹. Cette anthropologie de la Grèce selon les principes proposés par Vernant aurait finalement contribué, selon Loraux, à refermer les Grecs sur eux-mêmes dans leur altérité et dans leur spécificité, avec un effet idéalisant sur la représentation que nous nous faisons du fonctionnement de la démocratie grecque. Loraux défend par conséquent un comparatisme « plus ouvert et plus systématique », qui est aussi celui que promeut Detienne. Ce dernier propose de comparer, dans un travail de collaboration avec des anthropologues de terrain, l'altérité grecque avec d'autres formes d'altérité. Aux critiques qu'il adresse à son maître Vernant et à ses disciples du Centre Louis Gernet, où la recherche comparée sur les sociétés anciennes ne serait plus désormais qu'une question formelle de dénomination, Detienne ajoute d'ailleurs que ce Centre a recréé pour les anciens Grecs un cadre national : les Grecs pour les Français, les Grecs hexagonaux !
- 46 Quoi qu'il en soit de cette polémique autour d'une altérité héritière d'un structuralisme devenu dogmatique, le renouvellement de l'analyse comparée différentielle entre diverses sociétés et cultures antiques et modernes s'impose³². La relecture du comparatisme indo-européen et sémitique, qui nous propose de comparer les manifestations culturelles grecques avec celles des sociétés plus ou moins

contemporaines et géographiquement plus proches, ne peut se passer de la comparaison anthropologique, aussi bien au niveau des concepts opératoires qu'en ce qui concerne la comparaison avec d'autres pratiques culturelles. Jusqu'à présent ce comparatisme a été conduit presque exclusivement soit dans la perspective génétique, c'est-à-dire historique à laquelle invite le rapprochement avec les grandes cultures un peu plus anciennes que la civilisation grecque, soit dans la perspective structuraliste, c'est-à-dire synchronique induite par la comparaison avec des cultures dites *tribales* ou *exotiques* : un comparatisme essentiellement intellectuel, érudit, et non pas un comparatisme de terrain, avec l'intérêt nécessaire pour les pratiques et les émotions, pour les contextes sociaux et culturels. Alors qu'ils critiquent avec raison l'espèce de nouvel idéalisme provoqué par les présupposés du structuralisme, ni Loraux ni Detienne n'insistent à vrai dire sur le fait que le débat épistémologique qui anime l'anthropologie sociale et culturelle aujourd'hui (et depuis bientôt trente ans) porte sur le discours anthropologique lui-même. Ce qui est en jeu ce n'est pas seulement la méthode comparative, à laquelle on peut toujours reconnaître le mérite de mettre en relief les spécificités en mettant en valeur les contrastes des manifestations étudiées ; il s'agit plutôt de prendre conscience des effets totalisants de l'écriture des anthropologues dans leur manière de reconstruire, à travers divers modes narratifs et des procédures discursives tendant à la construction de modèles, une culture différente comme un tout animé par sa propre logique et refermé sur lui-même³³. Ce qui est en jeu ce n'est pas seulement notre perspective sur une culture différente, une perspective appelée à changer selon le temps et les transformations connues par notre propre société ; sont en jeu également nos rhétoriques universitaires qui concernent notre manière de nous réapproprier des pratiques symboliques différentes, en transférant les manifestations culturelles des autres dans le domaine académique occidental à travers un rapport qui est condamné à rester asymétrique ; parmi ces « autres » il y a aussi les Grecs et les Romains³⁴.

47 Il s'agirait donc de promouvoir, sur la base de la conscience réflexive de nos propres pratiques discursives et dans la perspective d'une anthropologie dialogique et critique, une méthode de traduction transculturelle qui se focalise sur les représentations des autres et aussi sur les nôtres ; une approche qui prenne en compte le fait que ces présupposés culturels, d'un côté comme de l'autre, changent avec le temps, se modifient avec l'histoire propre à chaque communauté culturelle, se modifient aussi dans un espace toujours ouvert, au contact avec d'autres communautés culturelles³⁵. L'approche des textes, considérés comme des représentations à la fois créatives et pragmatiques par les moyens d'une langue, s'inscrit dans ce contexte d'une anthropologie de la traduction transculturelle.

48 La conviction fondamentale est que la création langagière est par définition polysémique, qu'elle est partagée entre la référence à la réalité dont elle part et les effets fictionnels propres à toute forme de discours dans des conditions de réception qui changent dans l'espace et dans le temps. Animée par une telle conviction, l'analyse des discours d'inspiration anthropologique devrait d'une part éviter le danger de verser, pour la relecture des textes anciens qu'imposent les changements dans notre propre paradigme culturel, dans une herméneutique qui se voudrait compréhension absolue du sens, au singulier, un sens substantialisé, un sens immanent au texte. Elle se substituera d'autre part à une philologie qui, en dépit de ses prétentions désormais critiques, se croit en mesure de restituer un sens originaire à travers le parcours des propositions de sens et des interprétations qu'a suscitées un texte censé marquer une rupture dans son

individualité même ³⁶. En contraste avec une illusoire anamnèse philologique du sens, les approches proposées par une analyse des discours d'inspiration pragmatique et anthropologique offrent un accès direct aux textes, d'emblée considérés comme des discours. Mais l'extraordinaire prétention que pourrait représenter le principe de la synchronie qui fonde le regard anthropologique est tempérée, notamment en ce qui concerne les manifestations symboliques d'une culture éloignée dans le temps, d'une part par la prise en compte des médiations historiques, d'autre part et surtout par la conscience que les concepts fondant l'approche directe sont purement opératoires et qu'ils sont dans cette mesure soumis à de constantes révisions. Ces révisions impliquent en ce qui concerne les textes antiques de nouvelles valorisations, dans un enrichissement dialectique et réciproque.

NOTES

1. * Une première version de cet essai est parue en traduction italienne dans *I Quaderni del Ramo d'Oro. Università degli Studi di Siena. Centro Interdipartimentale di Studi Antropologici sulla Cultura Antica*, 4, 2001, p. 181-203.

Claude Reichler, « L'université ou "l'horreur économique" », *Le Monde*, 25.04.1999, d'après le titre du célèbre livre de Viviane Forrester, *L'horreur économique*, Paris, Fayard, 1996. Je voudrais ici exprimer ma gratitude à Carlo Brillante pour des suggestions indispensables ainsi qu'à Frank Müller pour sa réécriture à partir de la version italienne et pour sa relecture.

2. Jean-Michel Adam, Marie-Jeanne Borel, Claude Calame, Mondher Kilani, *Le discours anthropologique. Description, narration, savoir*, Lausanne, Payot, 1995 (2^e éd.).

3. Les ouvrages désormais classiques dans cette perspective critique sont ceux de James Clifford, *The Predicament of Culture. Twentieth-Century Ethnography, Literature, and Art*, Cambridge Mass./London, Harvard University Press, 1988, et de Clifford Geertz, *Works and Lives. The Anthropologist as Author*, Stanford, Stanford University Press, 1988.

4. On peut comparer l'écriture de Bronislaw Malinowski in *Argonauts of the Western Pacific*, New York, John Hawkins & Ass., 1922, et in *A Diary in the Strict Sense of the Term*, London, Routledge & Kegan Paul, 1967; voir Mondher Kilani, « Fiction et vérité dans l'écriture anthropologique », in Francis Affergan (éd.), *Construire le savoir anthropologique*, Paris, PUF, 1999, p. 83-104.

5. Cf. Les différentes contributions publiées dans *Le livre noir du libéralisme*, Vevey, L'Aire, 1996, et « Le théâtre de la mondialisation. Acteurs, victimes et laissés-pour-compte », *Les Temps Modernes*, 607, 2000 ; mais aussi François Chesnais, *La mondialisation du capital*, Paris, Syros/Alternative économique, 1997 (2^e éd.) ; Ignacio Ramonet, *Géopolitique du chaos*, Paris, Galilée, 1997 ; Éric Toussaint & Arnaud Zacharie, *Sortir de l'impasse. Dette et ajustement*, Paris/Bruxelles, Syllepse/CADTM, 2002 ; ou les différentes contributions publiées dans ATTAC au Zénith, Paris, Mille et une nuits, 2002, sans oublier le *Rapport mondial sur le développement humain 2004*, publié par le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD), Paris, Economica, 2004, avec le sous-titre *La liberté culturelle dans un monde diversifié*.

6. Jacques Derrida, *La Dissémination*, Paris, Seuil, 1972 ; Richard Rorty, « Solidarity or Objectivity ? », in John Rajchman & Cornel West, (eds), *Post-Analytic Philosophy*, New York, Columbia University Press, 1985, p. 3-19, en réaction surtout à l'ouvrage de Paul Feyerabend,

Science in a True Society, London, New Left Books, 1978 ; Stanley Fish, *Is There a Text in This Class ? The Authority of Interpretive Communities*, Cambridge Mass./London, Harvard University Press, 1980 ; cf. l'excellent commentaire critique de Jean Molino, « Interpréter », in Claude Reichler (éd.), *Sur l'interprétation des textes*, Paris, Minuit, 1988, p. 9-52.

7. Pour une critique de la position de relativisme culturel absolu, voir Paul K. Feyerabend, *supra* note 6 ; Ernst Gellner, *Relativism and the Social Sciences*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985, p. 23-47 ; et Ugo Fabietti, *Antropologia culturale. L'esperienza e l'interpretazione*, Roma/Bari, Laterza, 1999, p. 16-31.

8. Les actes du colloque lausannois ont été publiés par Martacaraion & Sylvie Durrer (éds.), sous le titre « La crise des théories », in *Études de Lettres*, 4, 1995 ; quant à ceux du colloque de l'Université de Paris-VII, ils ont été publiés par Julia Kristeva et Evelyne Grossman dans *Textuel*, 37, 2000 ; voir notamment la contribution d'Alain Viala, « Théories littéraires, théories du texte et histoire des théories littéraires », p. 201-223.

9. Alain Finkielkraut, *La défaite de la pensée*, Paris, Gallimard, 1987, en particulier, p. 169 et 176-177.

10. En voici une liste certainement non exhaustive : *Aufidus* (Bari), *Dioniso* (Syracuse), *Eikasmos* (Bologne), *Helikon* (Messine), *Kleos* (Bari), *Lexis* (Cagliari/Trente), *Museum Patavium* (Padoue), *Orpheus* (Catane), *Quaderni* (Turin), *Quaderni Triestini*, *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, *Rudiae* (Lecce), *Seminari Romani*, *Sileno* (Catane), etc.

11. Parmi les créations récentes : *Cahiers du GITA* (Montpellier), *Gaia* (Grenoble), *Kentron* (Caen), *Ktema* (Strasbourg), *Mètis* (Paris), *Uranie* (Lille), *Methodos* (Villeneuve d'Ascq) etc., sans compter les revues désormais enregistrées et diffusées sur Internet.

12. Pour une réflexion critique sur l'art moderne du commentaire, voir Simon Goldhill, « Wipe Your Glosses », in Glenn W. Most (ed.), *Commentaries-Kommentare*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1999, p. 380-425.

13. Martin Steinrück, « Bibliographie homérique : années 1991-1994 », *Gaia*, Grenoble, Erga, 1/2, 1997, p. 85-231 (1097 titres pour quatre ans...). On remarquera par ailleurs que l'augmentation de l'espérance de vie, en particulier des professeurs d'université, promet un allongement de leur période « productive » et par conséquent une multiplication des articles et monographies : cf. Charles P. Segal, « Introduction : Retrospection on Classical Literary Criticism », in Thomas M. Falkner, Nancy Felson, David Konstan (eds), *Contextualizing Classics. Ideology. Performance. Dialogue*, Lanham/Boulder/New York/Oxford, Rowman & Littlefield, 1999, p. 1-15.

14. Lyn Hatherly Wilson, *Sappho's Sweetbitter Songs. Configurations of Female and Male in Ancient Lyric*, London/New York, Routledge, 1996 ; Page duBois, *Sappho is Burning*, Chicago/London, The University of Chicago Press, 1995 ; Janemcintosh Snyder, *Lesbian Desire in the Lyrics of Sappho*, New York, Columbia University Press, 1997 ; Eva Stehle, *Performance and Gender in Ancient Greece*, Princeton, Princeton University Press, 1997 ; Margaret Williamson, *Sappho's Immortal Daughters*, Cambridge Mass./London, Harvard University Press, 1995, études féminines auxquelles on peut ajouter la double collection d'interprétations diverses publiées par Ellen Greene (ed.), *Reading Sappho. Contemporary Approaches, et Re-Reading Sappho. Reception and Transmission*, Berkeley/Los Angeles/London, The University of California Press, 1996 ; sur la fortune de Sappho, voir aussi Joan E. DeJean, *Fictions of Sappho : 1546-1937*, Chicago/London, The University of Chicago Press, 1990 ; et Yopie Prins, *Victorian Sappho*, Princeton, Princeton University Press, 1999.

15. Yves Battistini (éd.), *Sappho. La Dixième des Muses*, Paris, Hachette, 1995 ; Frédérique Vervliet, (éd.), *Sappho. Le Désir : œuvres complètes*, Paris, Arléa, 1996 ; Philippe Brunet (éd.), *L'égal des dieux. Cent versions d'un poème de Sappho*, Paris, Allia, 1997 ; Jackie Pigeaud (éd.), *Sappho. Poèmes*, Paris, Payot, 2004.

16. Antonio Aloni, *Saffo. Frammenti*, Firenze, Giunti, 1997 ; Vincenzo di Benedetto & Franco Ferrari, *Saffo. Poesie*, Milano, Rizzoli, 1987 ; François Lasserre, *Sappho. Une autre lecture*, Padova,

Antenore, 1989 ; voir aussi, entre Angleterre et Allemagne, Martin L. West, *Die griechische Dichterin. Bild und Rolle*, Stuttgart/Leipzig, Teubner, 1996.

17. Johann Jacob Bachofen, *Das Mutterrecht. Eine Untersuchung über die Gynaikokratie der alten Welt nach ihrer religiösen und rechtlichen Natur*, Stuttgart, J. G. Cotta, 1861, que je cite selon la traduction récente proposée par Etienne Barilier in Johann Jacob Bachofen, *Le droit maternel. Recherche sur la gynécocratie de l'Antiquité dans sa nature religieuse et juridique*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1996, p. 1027-1081 pour le chapitre sur Sappho.

18. Hérodote, 1, 173 ; Homère, Iliade, 6, 153-210 ; sur le concept de « matriarcat », voir la contribution critique de Stella Georgoudi, « Bachofen, il matriarcato e il mondo antico: riflessioni sulla creazione di un mito », in Georges Duby & Michelle Perrot (éds), *Storia delle donne. Antichità*, Roma/Bari, Laterza, 1991, p. 518-536.

19. Johann Jacob Bachofen, *supra* note 17, p. 1029-1030, suit en particulier la version de la légende racontée par le poète élégiaque Phanoclès de Lesbos (II, p. 225-7 Diehl).

20. Sappho, fragment 1, 18 Voigt: mainólaí thúmoi.

21. À propos de cet aspect pédagogique des relations que Sappho entretient par l'intermédiaire de la poésie, avec les jeunes filles de son groupe, voir la réponse donnée par André Lardinois, « Subject and Circumstance in Sappho's Poetry », *Transactions of the American Philological Association*, 124, 1994, p. 57-84, à la contestation formulée par Holt N. Parker, « Sappho Schoolmistress », *Transaction of the American Philological Association*, 123, 1993, p. 309-351, repris dans Ellen Greene, (ed.), *op. cit.* II (note 14), p. 146-83 ; Carmelo salemme, « La "cerchia" di Saffo e un passo della Suda », *Orpheus*, 19/20, 1998/99, p. 122-140 ; Franco Ferrari, « Il pubblico di Saffo », *Studi Italiani di Filologia Classica*, 1, 2003, p. 43-89. La proposition de Bachofen m'a également échappé lorsque j'ai rédigé les pages correspondantes dans *I Greci e l'eros. Simboli, pratiche e luoghi*, Roma/Bari, Laterza, 1992, p. 72-74, devenu *L'Éros dans la Grèce antique*, Paris, Belin, 2002 (2^e éd.), p. 109-112.

22. Marilyn Skinner, « Woman and Language in Archaic Greece, or, Why is Sappho a Woman ? », in Nancy S. Rabinowitz & Amy Richlin (eds), *Feminist Theory and the Classics*, London/New York, Routledge, 1993, p. 125-144, repris dans Ellen Greene (ed.), *supra* note 13, p. 175-192 (« A women-specific discourse, an elaborate complex of coding strategies differing perceptibly from those of the dominant symbolic order »), avec une position plutôt prudente par rapport aux thèses extrêmes de Lucé Irigaray développées par exemple dans *Je, tu, nous: pour une culture de la différence*, Paris, Grasset, 1990.

23. Ellen Greene, « Apostrophe and Women's Erotics in the Poetry of Sappho », *Transactions of the American Philological Association*, 124, 1994, p. 41-56, repris in Greene (ed.), *supra* note 13, p. 233-247.

24. Voir mon étude « Le "sujet de désir" aux prises avec Éros entre Platon et la poésie mélique », *L'Unebvue*, 14, 1999, p. 5-22, ainsi que *Masks of Authority, Fiction and pragmatics in Ancient Greek Poetics*, Ithaca NY/London, Cornell University Press, 2005, p. 55-69 (désormais disponible en français sous le titre *Masques d'autorité. Fiction et pragmatique dans la poétique grecque antique*, Paris, Les Belles Lettres, 2005, p. 107-130).

25. Cecil M. Bowra, *Greek Lyric Poetry. From Alcman to Simonides*, Oxford, Clarendon Press, 1961 (2^e éd.), p. 240 : « The pleasure to be found in her artistry is surpassed by that to be found in the emotional and imaginative power of her work, which is the reflection of her sensitive, suffering, passionate self ».

26. Page duBois, *supra*, note 14, p. 109-113 ; Bruno Snell, *Die Entdeckung des Geistes. Studien zur Entstehung des Europäischen Denkens bei den Griechen*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1975 (3^e éd. ; trad fr. : Combas, Éditions de l'Éclat, 1994), avec un chapitre intitulé « Das Erwachen der Persönlichkeit in der frühgriechischen Lyrik » (p. 56-81) ; Claude Calame, « Éros revisité: la

subjectivité discursive dans quelques poèmes grecs », *Uranie (Mythes et littératures)*, 8, 1998, p. 95-107.

27. On peut se référer, à ce propos, aux diverses études publiées par Richard Buxton (ed.), *From Myth to Reason ? Studies in the Development of Greek Thought*, Oxford, Oxford University Press, 1999.

28. Cary Nelson, « Always already cultural studies : academic conferences and a manifesto », in John Storey (ed.), *What is Cultural Studies? A Reader*, London/New York/Sydney/Auckland, Arnold, 1996, p. 273-286.

29. Je me permets de renvoyer à ce propos aux quelques propositions, très partielles, que j'ai formulées dans « Interprétation et traduction des cultures. Les catégories de la pensée et du discours anthropologiques », *L'Homme*, 163, 2002, p. 51-78, et dans « Pour une anthropologie des pratiques historiographiques », *L'Homme*, 173, 2005, p. 11-46.

30. Marcel Detienne, *Comparer l'incomparable*, Paris, Seuil, 2000, et *Les Grecs et nous. Une anthropologie comparée de la Grèce ancienne*, Paris, Perrin, 2005.

31. Nicole Loraux, « Back to the Greeks ? Chronique d'une expédition lointaine en terre connue », in Jacques Revel & Nathan Wachtel (éds), *Une école pour les sciences sociales*, Paris, Cerf/EHESS, 1996, p. 275-297.

32. En ce qui concerne la littérature, voir par exemple les différentes études publiées par Ute Heidmann, *Poétiques comparées des mythes*, Lausanne, Payot, 2003.

33. Voir par exemple les contributions critiques publiées par Jean-Yves Grenier, Claude Grignon, Pierre-Michel Menger (éds), *Le modèle et le récit*, Paris, Éditions de la MSH, 2001.

34. Sur ces procédés de réappropriation, voir en particulier George E. Marcus & Michael M. J. Fischer, *Anthropology as Cultural Critique. An Experimental Moment in the Human Sciences*, Chicago/London, The University of Chicago Press, 1986.

35. Voir les propositions critiques formulées par ; Francis Affergan, *Exotisme et altérité. Essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*, Paris, PUF, 1987 ; Silvana Borutti, *Filosofia delle scienze umane. Le categorie del l'Antropologia e della Sociologia*, Milano, Bruno Mondadori, 1999 ; Ugo Fabietti, *supra* note 7, p. 227-260 ; Roberto Malighetti, « Dal punto di vista dell'antropologo. L'etnografia del lavoro antropologico », in Ugo Fabietti (ed.), *Etnografia e culture. Antropologi, informatori e politiche dell'identità*, Roma, Carocci, 1998, p. 201-15 ; Francesco Remotti, *Contro l'identità*, Roma/Bari, Laterza, 1996, ou collectivement par Francis Affergan, Silvana Borutti, Claude Calame, Ugo Fabietti, Mondher Kilani, Francesco Remotti, *Figures de l'humain. Les représentations de l'anthropologie*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2003.

36. On pourra se référer, à propos de ce retour à la philologie, à la plupart des contributions critiques publiées par Jean-Michel Adam et Ute Heidmann, *Sciences du texte et analyse de discours. Enjeux d'une interdisciplinarité*, Genève, Slatkine, 2005 ; voir aussi François Rastier, *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF, 2001.

AUTEUR

CLAUDE CALAME

EHESS/Centre Louis Gernet